

Bourse Grand Tour

Langues et cultures de l'Altiplano

Un voyage en Bolivie du 3 juillet au 8 aout 2023



Lucie Niclaes

Du 3 juillet au 8 août 2023, financée par la bourse Grand Tour, je suis partie en Bolivie pour un voyage ayant pour fil rouge les langues et cultures des Andes. Je vous propose ici un compte-rendu, mêlant informations recueillies et expérience personnelle. Bonne lecture !¹



¹ Remarque : ce rapport a été rédigé conformément aux règles de la nouvelle orthographe.

Préambule : une femme seule en Bolivie

Malgré l'épanouissement, les impressions, les rencontres et les merveilles, une désillusion : celle de pouvoir voyager normalement en Bolivie. Je suis une femme. Voilà bien une identification qui m'a été sans cesse rappelée, tantôt sous la forme commentaires et regards lubriques dans la rue, de klaxons incessants des taxis ou même de sifflements préenregistrés de la part des transports publics à Cochabamba. Au fur et à mesure du voyage, il m'a fallu adopter une nouvelle attitude, glisser dans des gestes qui ne sont pas les miens : je marche l'air constamment pressée, en ligne droite, sans regarder personne. M'asseoir sur un banc, sembler hésiter un instant ou même croiser sans le vouloir le regard d'un homme a pour conséquence automatique un nouveau commentaire. À Copacabana, je suis assise en train de lire dans un lieu pourtant largement fréquenté par des familles avec des enfants quand deux hommes m'abordent : l'un s'assied à côté de moi, passe un bras autour de mes épaules (« una fotito querida ? »), l'autre lève déjà son GSM pour nous photographier (je me lève et pars rapidement, l'histoire s'arrête là). Un jour, je suis suivie à La Paz. Systématiquement, les Boliviens s'inquiètent en me voyant voyager seule, m'avertissent de ne pas aller dans des lieux à priori visitables accompagnée, mais pas seule : le marché de la calle Aroma et le sentier menant au Cristo à Cochabamba, l'entièreté du quartier d'El Alto à La Paz ou encore la rivière longeant les cabañas del Pirai à Santa Cruz, sur le chemin de laquelle où un commerçant m'arrête en m'implorant de faire demi-tour.

Tous ces exemples sont systématiques pour les Boliviennes et étrangères quand elles déambulent seules dans l'espace public (à part l'épisode de Copacabana, apparemment moins habituel), c'est pourquoi les parents interdisent généralement à leurs filles de voyager seules. J'ai croisé un jour une Belge qui avait fait une partie du voyage avec son compagnon et l'autre seule, et avait vu la différence immédiate selon qu'elle était ou non accompagnée. J'ai également eu vent de deux cas différents de touristes européennes ayant été victime de viol durant leur voyage.

Le combat féministe n'est pas inexistant en Bolivie (j'ai vu quelques tags et affiches de dénonciation à plusieurs endroits), mais le chemin est encore long. Ce sujet moins glorieux ne m'a pas empêchée de garder un bon souvenir de mon voyage, mais je crois qu'il est à souligner. Voyager en Bolivie en tant que femme seule n'est pas impossible, certes, mais exige un certain nombre de sacrifices qu'il est légitime de ne pas vouloir faire. Il s'agit de modifier constamment son voyage selon ce que l'on apprend, de prévoir un budget plus conséquent pour choisir des hôtels situés dans des quartiers sûrs, de passer nécessairement par des visites organisées par des agences, de rentrer avant la nuit à son hôtel dans la plupart des villes (donc avant 18h30 en juillet) et globalement d'être épuisée d'être constamment en état d'alerte.

Ceci étant dit, je vous invite maintenant à découvrir tout ce que la Bolivie a de merveilleux.

Pulsion de vie à Cochabamba

Panorama

À travers le pays, les discours s'accordent généralement sur Cochabamba : ville au climat agréable et à la gastronomie reconnue, lieu d'immigration depuis les communautés quechuas des vallées qui l'entourent. Dans les rues du centre, les plus animées que j'ai pu voir en Bolivie, se croisent *trufis* et *micros* (cf. photo à droite), marchands de fruits, vendeurs ambulants, mendiants, manifestants lançant des pétards, étudiants en médecine venus des quatre coins du continent et stands *d'anticuchos* (brochettes de cœur de bœuf avec une sauce aux cacahouètes, accompagnées de pommes de terre et de patates douces : un délice).



L'espace sonore s'emplit de bruits de circulation, d'exhortations à acheter les objets les plus insolites (« sacs poubelles pour la maison, 5 pesitos !! ») ou à échanger des dollars, ou encore de voix préenregistrées vantant les bienfaits du jus de canne à sucre frais. Odeur d'essence et de friture, et enfin couleurs des *llicllas*, ces fameux tissus que les femmes portent sur leur dos pour transporter affaires personnelles et marchandises. Et au-dessus, un ciel sans nuage au milieu de cet hiver, le soleil des Andes qui « brule sans réchauffer ». Partout, une pulsion de vie agite l'atmosphère, marcher d'un endroit à l'autre devient une expérience en soi et non plus un acte transitoire. Entrer dans un bâtiment, c'est se couper de cette pulsion, sortir du véritable espace de vie qu'est l'extérieur.

Ce portrait fait rêver : garde ! ne pas se laisser emporter. Pour ma part, il m'a permis de surpasser le choc culturel qui m'a frappée de plein fouet dès ma sortie de l'aéroport. Choc économique avant tout : les mots manquent pour décrire ce que signifie la pauvreté en Bolivie, pays où de nombreuses personnes gagnent la journée ce qu'elles mangent le soir et où les enfants travaillent dans les rues.

Frappant est le contraste entre les grandioses places coloniales emplies de parterres de fleurs soigneusement entretenus et le reste de la ville. J'ai rapidement compris physiquement ce que je croyais savoir théoriquement : je ne pouvais pas envisager la Bolivie comme une version différente de la réalité que je connaissais, mais comme une autre réalité avec ses propres critères. Cette dialectique entre comparer ce que je voyais avec mes critères habituels et envisager le pays pour lui seul m'a suivie durant tout le voyage.



La revalorisation du quechua à l'Universidad Mayor de San Simón et au-delà

Mon séjour à Cochabamba s'est centré, comme prévu dans le plan de voyage, sur un séjour au centre de recherche PROIEB Andes (Programme de formation en éducation bilingue pour les pays andins) de l'Universidad Mayor de San Simón.

Le quechua à Cochabamba

En guise d'introduction, il me faut évoquer brièvement la situation du quechua en Bolivie, et plus particulièrement à Cochabamba, telle qu'elle m'a été rapportée par plusieurs spécialistes et quechuaphones et telle que j'ai pu la découvrir à travers mes lectures dans la belle bibliothèque ethnographique du PROIEB Andes.

Au même titre que l'aymara, le guarani et les 34 autres langues indigènes de Bolivie (reconnues dans la Constitution bolivienne depuis 2009), le quechua est vu comme la langue des campagnes, des communautés indigènes, victimes de discrimination des politiques et des villes. Elle comporte une forte portée identitaire : pour être quechua, il faut parler quechua (au contraire de l'identité aymara, qui peut se construire sans la langue aymara). Notons que bien que cette langue ait été diffusée par l'empire inca, aucune des communautés quechuas ne s'identifie aux Incas, vus comme été des *gens de passage* à un moment donné de l'histoire. S'il est sur papier obligatoire pour tout fonctionnaire de maîtriser au moins une des langues indigènes officielles, la réalité est différente, et l'accès pour les membres de communautés quechuas aux soins de santé, aux services d'un avocat ou à une compréhension des questions administratives est souvent empêché par une rupture linguistique entre professionnels et Quechuas. À cela s'ajoutent des discriminations dans l'enseignement (hispanophone), au travail et en général dans l'espace public, créant un sentiment de honte ou de peur de parler quechua ou de s'identifier comme tel. J'ai pu entendre de première main plusieurs histoires personnelles significatives :

- A. a toujours parlé quechua avec ses frères et sœurs. Un jour qu'ils jouaient entre eux, une cousine plus âgée les a battu fortement les uns après les autres en leur disant qu'il était mal de parler quechua, qu'ils devaient parler espagnol.
- B. m'a expliqué les difficultés qu'il a eu à trouver un emploi à sa sortie des études et malgré ses hautes qualifications, soupçonnant fortement que ses traits indigènes y aient été pour quelque chose.
- C. m'a raconté que tous les membres de sa famille de la génération de sa mère ont subi discriminations, blagues et frustrations à l'école au vu de leurs origines quechuas.
- La guide touristique qui accompagnait mon groupe sur le site de Tiwanaku a dit très clairement « Ces indigènes, tous des ignorants » : les discriminations et préjugés de la part de non-quechuaphones ne sont donc pas un mythe...

Ces discriminations ont bien souvent amené les adultes de nos jours à ne plus transmettre leur langue maternelle à leurs enfants. Ajoutée à cela l'influence de la mondialisation et des réseaux sociaux, l'évangélisation (toujours présente et toujours hispanophone) ainsi que la migration des communautés vers la ville, et l'on comprend aisément le phénomène de disparition du quechua et d'hispanisation des communautés (avec parfois des phénomènes de mélange donnant lieu au « quechuañol »). Cette disparition progressive est compensée, aujourd'hui, par de nombreux efforts dans la revalorisation du quechua. Outre son inscription au programme des écoles secondaires, de nombreuses initiatives ont

vu le jour : revues et manifestations artistiques en quechua, pages activistes sur les réseaux sociaux, et bien sûr travaux de recherche et enseignement dans des institutions telles que le PROIEB Andes. Ces initiatives touchent deux types de public : des jeunes d'origine indigène, dans une idée de prise de conscience de l'importance du quechua pour la préservation des traditions de leurs communautés et de la richesse de celles-ci, et en général les Boliviens non-quechuaphones, dans l'optique de montrer l'importance de la culture quechua au niveau national et de changer la mentalité discriminatoire.

Mon expérience au PROIEB et au-delà

Au-delà des heures passées dans la superbe bibliothèque ethnographique du PROIEB, mon séjour a été marqué par plusieurs activités, que ce soit directement au PROIEB ou avec des institutions et des personnes liées.

Premièrement, le suivi d'une conférence de Jose Mario Illescas sur le thème de la notion de cosmogonie. Le conférencier défendait l'idée selon laquelle les cosmogonies ne peuvent exister, car elles prétendent expliquer le monde depuis l'extérieur tout en étant construites par des individus à l'intérieur du monde. Il abordait également de grandes questions universelles en postulant que les Anciens (ainsi nommés) d'Amérique latine avaient déjà découvert de nombreux principes bien avant les scientifiques européens. La conférence se doublait de deux idées politiques majeures :

- L'appréhension du monde doit passer pour les enfants par la nature, la danse et le jeu plutôt que par l'enseignement ;
- L'avortement est un crime innommable (une idée étant revenue plusieurs fois pendant la conférence, sans spécialement de lien avec le reste ni de justification).¹

Au-delà du plan informatif de la conférence, sur lequel j'ai un point de vue très mitigé (j'en déplore ce qui m'est apparu comme un manque de scientificité), celle-ci m'a marqué en ce qu'elle présentait un dualisme entre Occident et Sud que je trouverais intéressant à creuser. L'Occident serait un lieu où l'humain se serait coupé de la nature, réfugié dans un savoir illusoire (les « rats de bibliothèque occidentaux ») et inutile (vision à laquelle s'ajoute une rancœur, bien compréhensible, à l'égard de la colonisation et des horreurs commises). Le Sud, par contre, serait ce lieu de véritable contact à la nature et d'un savoir à la fois ancestral et intuitif, qu'un enfant peut par exemple appréhender par la danse (idée d'un savoir « par le ventre »). Cette dualité n'est pas sans me rappeler la défense de thèse soutenue par Génaëlle de Meuûs en 2022 à l'UCLouvain, centrée sur la Bolivie (justement sur le thème de la migration à Cochabamba depuis les communautés) et plus particulièrement sur la notion de « s'habituer » : c'est l'idée d'une connaissance acquise par l'expérience physique d'un lieu.

Deuxièmement, une rencontre avec Fernando Galindo, ancien coordinateur du PROIEB ayant permis à l'institution de se doter d'une véritable rigueur scientifique : discussion riche avec un homme rigoureusement réflexif dans ses recherches et intéressé par la dualité entre universalité de l'humain et diversité culturelle.

¹ Jouons cartes sur table : je suis entièrement en faveur de la légalisation de l'avortement. Cela ne m'empêche pas de respecter la position inverse, qui est majoritaire en Bolivie, où l'avortement est un crime (je n'ai donc par exemple pas réagi lors de cette conférence). Néanmoins, à plusieurs reprises, des Boliviens m'ont spontanément posé des questions sur la légalisation de l'avortement en Europe et comment elle avait pu survenir. Les réactions étaient assez systématiques : d'abord choc d'apprendre que l'avortement est effectivement légalisé en Europe, puis accord avec les arguments qui ont historiquement amené à cette légalisation, et enfin conclusion selon laquelle la légalisation dépend de la place qu'occupe l'Eglise catholique dans le pays en question.

Troisièmement, rencontre avec la fondation PROIEB, cette fois détachée de l'université mais en dialogue constant avec le PROIEB. Cette fondation (appel aux mécènes) est également active dans la revalorisation et l'étude des langues indigènes. Possédant un centre de recherche, elle organise en plus un *diplomado* (une formation d'un an à faire après le master) au cours duquel les étudiants, en plus des cours qu'ils suivent, élaborent le diagnostic d'une communauté indigène demandeuse et proposent/aident à mettre en place des moyens de revalorisation culturelle et linguistique, participant ainsi activement aux activités de recherches du centre. J'ai eu l'immense chance de rencontrer Delicia Escalera Salazar, spécialiste de la langue et de la culture uru (les « hommes des lacs et des rivières »), qui m'a présenté l'état linguistique actuel de cette communauté passionnante.
<https://www.funproeibandes.org/>

Quatrièmement, visite du musée archéologique de l'université, axé sur l'interculturalité en Bolivie. De la Préhistoire à l'Époque contemporaine, les momies incas joutent non seulement les fossiles, mais aussi les poteries Tiwanaku et les collections ethnographiques liées à différentes communautés. Le guide du musée m'a décrit passionnément l'évolution des systèmes d'écriture avant, pendant et après la colonisation.

Rencontre avec Noemy Condori : une journée dans le village quechua de Vacas (Valle Alto)

Noemy Condori a étudié à l'UMSS et à la fondation PROIEB. Elle réalise aujourd'hui un master en linguistique aux États-Unis afin de parfaire ses connaissances dans ce domaine. Accompagnée de sa mère (qui est née et a passé une partie de sa vie dans le village quechua de Vacas avant de migrer à Cochabamba), elle est une personne centrale dans la diffusion du quechua à Cochabamba : en dehors de sa page Facebook Quri Q'intisitius (<https://www.facebook.com/Quri.Qintisitius>) et de ses cours de quechua, elle participe à l'organisation de manifestations culturelles en quechua et intervient dans d'éminents colloques tels que les conférences Amazonas, ayant lieu tous les deux ans dans une université d'Amérique latine : trois jours pour se retrouver entre spécialistes pour discuter de l'avenir des langues indigènes (c'est d'ailleurs là qu'un ami l'a rencontrée et a pu obtenir pour moi ses coordonnées). Une autre incroyable initiative est le lancement d'une revue de littérature quechua, rassemblant des versions écrites de récits et poèmes d'habitants de villages quechuas, permettant une transmission à l'écrit de ce qui n'a existé pendant longtemps qu'à l'oral, et montrant une fois de plus le lien incassable entre culture et langue quechuas. Après une première rencontre, riche en discussions, Noemy m'a cordialement invitée à l'accompagner dans son village de Vacas, où elle devait aller réaliser quelques enregistrements d'enfants parlant quechuas et filmer quelques vidéos pour sa page Facebook de revalorisation.

C'est ainsi que le vendredi 14 août, nous sommes parties, entassées dans un petit taxi en compagnie de sa mère, d'une amie à elle originaire d'un autre village quechua et d'un chauffeur (également quechuaphone) en direction du Valle Alto (anecdote : on distingue les habitants du Valle Alto et du Valle Bajo à la hauteur de leur chapeau). Le trajet a pour moi été l'occasion d'un bain linguistique de quechua. La mère de Noemy, une femme de 67 ans d'une énergie et détermination sans limites, a pris soin de me faire manger un maximum pendant la journée et d'étoffer (elle parlait quelques mots d'espagnol) quelque peu mon vocabulaire quechua : « Noemy a confiance en toi, donc j'ai aussi confiance en toi ».

Vacas, « pays des lacs et de la pomme de terre », correspond à un vaste plateau parsemé de champs et de quelques habitations. On y trouve un petit salar (désert de sel) ainsi que des lacs. Comme partout en cette saison, le ciel est d'un bleu absolument uniforme, et le soleil (qui, à nouveau, « brûle sans

réchauffer ») brille. Nous sommes à 3400m d'altitude, et bien que cette journée du 14 juillet soit clémente, Vacas est connu pour ses températures froides. Les nuits d'hiver, les températures chutent : c'est alors le moment de préparer les *chuños*, manière de conserver des pommes de terre devenue spécialité nationale. Les pommes de terres sont réparties sur des draps dans les greniers puis congelées en profondeur par le froid (on parle de -10/-15 degrés). Il en résulte une pomme de terre séchée, fripée, au gout concentré et pouvant surtout être conservée beaucoup plus longtemps. Voilà une méthode que je retrouverai dans toute la Bolivie, pratiquée par toutes les communautés d'altitude. Comme indiqué dans le restaurant de mon hôtel de La Paz, *Un chuño al día es la llave de la alegría*.

Ce jour-là, en dehors de vidéos de promotion du quechua filmée sur le salar, Noemy réalise quelques enregistrements d'enfants afin d'étudier leur prononciation. Elle leur a apporté des bonbons et divers produits qu'on ne trouve qu'en ville. La famille chez laquelle nous nous trouvons a énormément de travail aujourd'hui, comme tous les jours d'ailleurs. Ils nous invitent néanmoins à manger, tuent un poulet et nous le servent accompagné d'une préparation de fromage frais et salade, de pommes de terre, de riz et de maïs. Nous sommes assis dans une petite cour entourée des bâtiments d'habitation en terre. À ma droite, une porte s'ouvre sur la pièce centrale de cuisine, avec un feu, des bassines et des couteaux. Pas d'éclairage artificiel, le seul câble électrique qui arrive ici alimente une petite radio fixée au mur. Le chaton et les chiens se chargeront de terminer les os de poulet. La famille en question est heureuse de m'entendre prononcer quelques mots de quechua, et intriguée par ma présence. L'on croit d'abord que je suis missionnaire (les Mormons passent parfois par ici), on ne croit par contre pas que je voyage seule. On me demande de dire quelques mots dans les langues que je maîtrise (jamais je n'aurais cru parler néerlandais ou allemand au beau milieu du Valle Alto). Je me lie quelque peu d'amitié avec la fille de la famille, âgée de 18 ans et qui me demande de lui apprendre quelques mots de français et d'anglais (nous échangeons également nos numéros de téléphone). Retour ensuite à Cochabamba, non sans nous arrêter à Arani, connu pour ses délicieux petits pains cuits au four en terre cuite (un régal !).



Autres activités à Cochabamba

J'évoque rapidement sur les autres activités que j'ai pu réaliser à Cochabamba. J'ai ainsi eu l'opportunité de partir pour une journée de visite à Incallajta, cette cité inca en ruines perdue dans les montagnes, à trois heures de Cochabamba. Fondée tardivement, elle épouse, au même titre qu'autres cités incas, la forme d'un condor. Au centre : une pierre des sacrifices, devant un grand bâtiment rectangulaire dont les murs sont parcourus d'alcôves : ce serait là un lieu de rassemblement où tous les responsables des communautés se réunissaient, chacun déposant dans une alcôve une espèce de torche brûlant à la graisse de lama, pour ainsi illuminer le vaste édifice. A une extrémité des ruines, des bâtiments surélevés ayant été interprété comme un observatoire entouré des habitations des astronomes.



Je mets l'accent sur le terme « interprété » : l'anecdote qui suit est, selon moi, révélatrice d'une véritable colonisation/évangélisation de l'histoire et de l'archéologie andine. La voici : la cascade à côté des ruines d'Incallajta m'a été présentée par la guide qui m'accompagnait comme « une source pure où seules les jeunes filles vierges avaient le droit de se baigner ». Où est le problème de cette interprétation ? Eh bien, ce serait là parfaitement en contradiction avec ce qu'expliquait Isabel Yépez del Castillo, docteure à l'UCLouvain, à la Journée de l'Amérique latine au mois de juin passé : le concept de virginité, qu'on peut fondamentalement lier au contrôle patriarcal du corps des femmes, n'existe pas chez les Incas et a été imposé (non sans peine) par l'Eglise catholique lors de la colonisation. Plus généralement, je me suis souvent demandée si l'imaginaire autour des Incas n'avait pas été victime de la « version du vainqueur ». Les Incas sont en effet systématiquement décrits comme un peuple violent, assoiffé de sang et de sacrifices humains, à l'opposé du peuple brillant des Tiwanaku, qui les avaient précédés. Ce genre de caractérisation semble rendre la colonisation plus « acceptable », puisqu'on en fait alors un sauvetage¹. Je ne nie pas l'existence historique des sacrifices humains chez les Incas, là n'est pas la question, mais je souhaite marquer mon soupçon envers ce que je décrirais comme une tendance générale à la colonisation et l'évangélisation de l'explication historique.

J'ai également réalisé plusieurs visites et activités moins directement liées au thème du voyage : visite du Palacio Portales, du convent de Santa Teresa et des jardins de la Villa Albiña, randonnée sur le Cerro Tunari, *api con pastel* en compagnie d'une étudiante rencontrée lors d'un blocage routier et sa famille, soirée interculturelle avec des étudiants venus de toute l'Amérique latine, et bien plus encore !

Enfin, je ne pourrais parler de Cochabamba sans évoquer les moments passés avec mes amis Tania et Victor. Tania et Victor, ce sont deux personnes merveilleuses que j'ai rencontrées en préparant mon projet Grand Tour. Barbara De Cock m'avait alors mise en contact avec eux, doctorants à l'UCLouvain et au PROIEB Andes. Tous les deux sont d'origine quechua et actifs dans la recherche autour des questions politiques, linguistiques et sociales liées à ces communautés. Nous nous sommes proposé de tisser un lien sur le mode de l'échange : lors de leur séjour à l'UCL en 2022, nous nous sommes vu à plusieurs reprises et avons visité quelques jolies villes belges. De leur côté, ils m'ont fait découvrir de très beaux

¹ Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler, à propos de la colonisation du Congo par la Belgique, que cette dernière avait « sauvé » de l'esclavage en place.

lieux autour de Cochabamba. Nous nous sommes également mutuellement aidés pour des questions plus pratiques lors de nos séjours respectifs. Tout cela nous a permis de développer une belle amitié que j'espère que nous poursuivrons à l'avenir.

Je prendrai comme exemple ce repas passé dans le village d'origine du mari de Tania, où nous avons pu manger un traditionnel *chicharrón con chicha*. La chicha n'est pas une boisson anodine en Bolivie : elle est fabriquée depuis des siècles par les communautés, souvent à base de maïs. En boire est également un acte de renforcement des relations amicales et/ou sociales, requérant tout un rituel : une première personne se verse de la chicha dans une demi-calebasse, en verse l'équivalent d'une gorgée sur le sol pour la Pachamama (la Terre-Mère), boit le reste sauf la dernière gorgée dont il fait don également à la Pachamama, avant de passer la calabasse à la personne suivante, et ainsi de suite autour de la table jusqu'à vider la chicha.

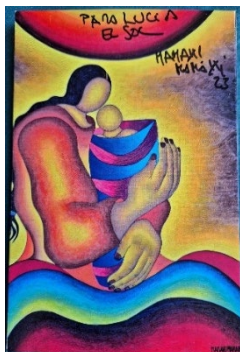


La Paz

Après le séjour assez académique à Cochabamba, j'ai continué mon voyage sur une note plus touristique. L'étape suivante : La Paz, une des deux capitales de Bolivie, accrochée à une altitude variant entre 3800 et 4100m, ce qui rend tout déplacement quelque peu éreintant (surtout en venant d'une altitude inférieure). La construction d'un téléphérique en 2014 a eu le double avantage de diminuer drastiquement le temps de déplacement et de permettre à tout un chacun de profiter de magnifiques panoramas. Ici, c'est l'aymara qui domine comme seconde langue, associé à une culture davantage axée sur le commerce et les affaires. La ville est également davantage marquée par les questions politiques nationales et internationales. Sur la Plaza Murillo, l'on trouve ainsi une horloge dont les aiguilles tournent dans le sens contraire par rapport à celui auquel nous sommes habitué : ça a été là un geste politique de refus de l'impérialisme américain en Après tout, dans l'hémisphère Sud, les cadrans solaires tournent dans l'autre sens : pourquoi devrait-on se « mettre à l'heure occidentale » ?



J'ai visité plusieurs musées particulièrement intéressants : Musée ethnographique et du folklore (section intéressante sur l'évolution des vêtements en Bolivie et belle collection de masques de diverses communautés), Musée d'art (travaux intéressants autour du thème des Andes et des cultures andines), Musée du littoral bolivien (plutôt politique, axé sur la fameuse perte de l'accès à la mer suite à l'envahissement du Chili).



Je m'attarde un instant sur la Fondation Mamani Mamani. Voilà un homme impressionnant, un des premiers Boliviens d'origine indigène (aymara) à assumer son nom, à inspirer ses créations de culture andine... et surtout à être reconnu comme le plus grand peintre bolivien contemporain. Et quelle chance j'ai ce jour-là, quand je pousse par hasard la porte de la fondation : il est là en personne, et, me voyant fascinée par ses œuvres, me propose même de me faire un portrait minute au verso d'une reproduction d'une de ses peintures. Couleurs, épaisseurs, profondeur de sens, ses peintures m'étreignent par le regard, me laissant béate et perplexe.

Le musée de la Coca est également à souligner, étant directement lié au thème de mon voyage : il raconte en effet l'histoire de la consommation de cette plante historiquement et culturellement rattachée aux communautés andines, déconstruisant par la même occasion les stéréotypes occidentaux qui y sont rattachés¹. Non, la feuille de coca mâchée ou infusée n'est pas une drogue ni « la plante du diable », comme l'a décrite l'Eglise lors de l'évangélisation avant de l'interdire. Elle n'est pas non plus addictive. Oui, par contre, elle a de nombreuses vertus pour la santé. Les travailleurs exerçant un métier éprouvant la consomment à longueur de journée, profitant de son double effet de tonique et de coupe-faim. Elle a, de plus, un effet avéré contre le mal d'altitude. Enfin et surtout, elle est un vecteur de convivialité : partager des feuilles de coca est un geste marquant le lien entre plusieurs personnes, aussi bien qu'un traité ou la fin d'un conflit. Le lien, c'est aussi celui avec la Pachamama, dont la présence est actée par le rituel. J'ai eu la chance de m'en voir offrir à plusieurs reprises pendant mon séjour, les feuilles étant parfois enroulées autour d'un peu de cendre de quinoa, qui permet d'en extraire mieux l'essence. Légère anesthésie de la joue et sensation d'être revigorée, et puis en reprendre une autre poignée.

Tiwanaku, la mystérieuse

La mystérieuse, l'impressionnante, aussi la frustrante ! Tiwanaku est un site archéologique situé à trois heures de route de La Paz. On y trouve les ruines d'une imposante cité de la fameuse civilisation Tiwanaku. Que dire ? Statues monolithiques dont chaque centimètre carré est gravé, immense édifice dont les énormes pierres ont été taillées pour épouser sans un millimètre d'écart la forme du mur, système perfectionné d'évacuation des eaux et d'irrigation des cultures (y compris un canal souterrain de douze kilomètres pour amener l'eau du lac Titicaca), gravures sur chaque élément architectural servant à en indiquer l'emplacement, et bien plus encore. Frustrante, car Tiwanaku reste un immense mystère : le site lui-même n'a été que très peu fouillé, partout l'on voit d'autres pierres taillées dépasser du sol, et la pyramide au beau milieu du site n'a été dégagée que de moitié. Chers mécènes, si vous cherchez à soutenir l'archéologie, voilà un site qui a bien besoin de fouilles sérieuses. Je vous laisse avec quelques images et m'excuse de ne pas pouvoir vous en dire davantage : c'est que l'information manque.



¹ Bien sûr, le musée affichait une volonté de voir la coca davantage légalisée, et, bien sûr, il serait possible de voir sous un œil critique les études et recherches qu'il présente pour justifier cette légalisation. Pour le moment, je choisis néanmoins d'adopter leur perspective par respect pour ce que représente la coca.

Le lac Titicaca, à la rencontre des astres

C'est sur les îles boliviennes du lac Titicaca que j'ai retrouvé le fil que j'avais commencé à tisser à Tiwanaku : au monumental s'est ajouté le labyrinthe. Et pourtant, ce terme est inapproprié : dans le labyrinthe dont je vais vous parler, l'être ne se perd pas ; ce sont les murs qui le déplacent dans la direction choisie.

Le dénommé « labyrinthe de Chicana » se situe au nord de l'Isla del Sol, île où cohabitent ruines incas et tiwanaku. Pas très loin du labyrinthe, on aperçoit trois rochers au milieu desquels une immense cité submergée a été découverte (certains vestiges ont été sortis de l'eau, mais tout le reste est encore à faire). Cette cité submergée reproduit un motif tiwanaku repris par les Incas, celui de la croix andine, sur lequel je vais un peu m'attarder. Il en existe deux variantes, la version dite « féminine » (cf. ci-contre, photo prise sur le site de Tiwanaku) avec quatre pointes par côté et la version dite « masculine » avec trois pointes par côté. Je m'attarde sur cette dernière : le nombre est important, il



correspond à trois mondes, à trois animaux symboliques, à trois temps de l'année, et à trois principes tiwanaku. Le monde d'en bas (Uqhu Pacha) est lié au serpent, le monde du milieu (Kay Pacha) au puma et le monde d'en haut (Hanach Pacha) au condor. Attention, il n'y a aucune hiérarchie de valeur ou de sacré entre ces mondes et ils ne sont surtout pas un équivalent à Enfer/Paradis/Terre (bien que le christianisme ait tenté d'y plaquer ces concepts). Si nous vivons dans le monde du milieu, il est néanmoins possible de communiquer voire d'accéder au monde du haut et à celui du bas, ainsi qu'à d'autres. Vous pouvez également vous en imprégner en traversant le labyrinthe de Chicana sur le mode du rituel. Vous entrez premièrement dans une salle en forme de croix andine version « masculine ».

Sur la droite, trois chemins s'offrent à vous : celui d'Uqhu Pacha, de Kay Pacha et d'Hanach Pacha. Vous en choisissez un et vous enfoncez sous des passages bas, entre des murs étroits, avec de temps en temps une ouverture d'où vous apercevez l'immense lac bleu. Enfin, vous sortez du chemin choisi : tous mènent à une grande salle au centre de laquelle se trouve une table, dont la position est apparemment en lien avec le coucher du soleil. Avant de sortir du temple, vous passez devant une source d'eau aménagée en fontaine.



Tout près du labyrinthe, deux autres éléments à signaler. D'une part, la « table des sacrifice », qui n'a rien de sacrificielle : il s'agirait là d'un lieu dédié aux rituels de communication avec d'autres mondes. D'autre part, la Titi Khar'ka, la « roche du puma » (souvenez-vous, l'animal symbolique du monde du milieu), qui a donné son nom au lac. À côté des vestiges tiwanaku, la présence des Incas se fait également sentir : terrasses d'agriculture, murs défensifs, autre table apparemment véritablement sacrificielle et, plus au Sud, les fameux Temple du Soleil et Escalier de l'Inca, que je n'ai pas visités.

Changeons d'île et dirigeons-nous vers l'Isla de la Luna, qui abrite le Temple de la Lune, temple cette fois inca (donc plus tardif et lié à des sacrifices) où étaient apparemment élevées des jeunes filles qui,

une fois arrivées à l'adolescence, se faisaient arracher le cœur par un prêtre au cours d'une cérémonie divinatoire. Je ne reviendrai pas sur mon scepticisme certain envers les interprétations historiques et m'en tiendrai cette fois-ci à raconter ce que le guide, habitant de l'Isla del Sol, m'a raconté. Cela dit, le Temple du Soleil s'est rapidement converti pour moi en un terrain de jeu où je pouvais à loisir me prendre pour une Indiana Jones, gravissant les escaliers éboulés et découvrant chaque pièce avec un regard curieux.



Oruro : la montagne est intérieure

Si je n'ai visité que très rapidement Oruro, il en demeure que ce fut là l'une des étapes les plus marquantes de mon voyage. Oruro est une ville minière, la première de Bolivie, où l'on extrait étain, plomb et argent. Absolument tout dans la ville semble rappeler cette présence constante de la mine, à la fois sanctuaire de silence et d'obscurité et lieu de mort.

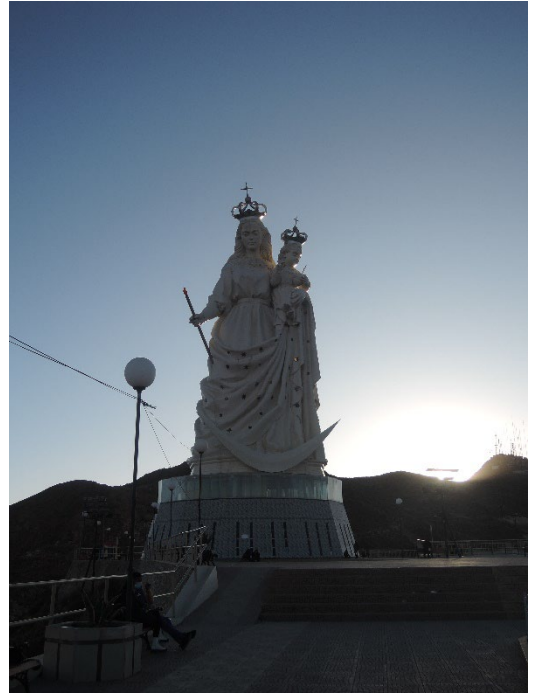


Je dois, un instant, décrire une réalité qui va bien au-delà de tout ce que j'ai pu apprendre des mines européennes. La mine ici est brute. Pas d'ascenseur, l'on descend avec cordes et pioches à parfois plusieurs centaines de mètres de profondeur. Pas de wagonnets, l'on descend avec un sac vide en début de journée et remonte avec le sac rempli. Pas d'éclairage dans la mine, chacun a la lampe de son casque et éventuellement une deuxième à la main. Les mineurs sont indépendants, organisés en coopératives. Dans la mine, les mineurs travaillent à quatre ou cinq dans une galerie, chacun ayant son territoire. Ainsi, des heures durant, dans la poussière des foreuses et de la dynamite (en vente libre à l'entrée), dans l'obscurité. Les accidents sont innombrables. Le soir, la plupart des mineurs dépenseront ce qu'ils ont gagné la journée en alcool et en prostitution. Avant l'introduction de l'utilisation de masques dans la mine, l'espérance de vie d'un mineur était d'environ 50 ans, elle est depuis montée à 65 ans. Mais au quotidien, ce qui assure le travail, c'est la coca qu'on achète le matin à l'entrée de la mine, coupe-faim et tonifiante.

Il est difficile de savoir quelle attitude adopter pendant la visite des mines. Pour ma part, je me suis contentée de parcourir une galerie de passage qui traverse la montagne, accompagnée d'un guide. « Là, où tu vois une croix, il y a eu un mort il y a deux mois, ils vont bientôt mettre un tío », « Tu vois les mineurs qui passent en courant ? C'est parce qu'ils craignent les éboulements. Mais ne t'inquiète pas, je sais où sont les endroits dangereux », etc.

J'ai cité le « tío », c'est le gardien de la montagne. On en trouve des représentations sculpturales une fois entré dans la mine. Il s'agit de lui demander l'autorisation avant d'extraire l'intérieur de sa montagne. On lui offre coca, argent ou alcool, on partage avec lui une cigarette, si bien qu'il finit souvent la bouche brûlée. Là où la Vierge est priée à l'extérieur, c'est lui qui détient tous les pouvoirs à l'intérieur. Il n'est pas seulement gardien, il est la montagne, avec la puissance qu'elle possède dans ses traits déformés.





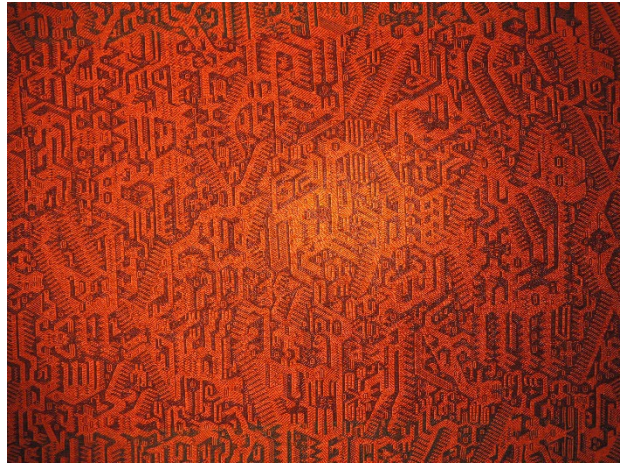
Uyuni et le Sur Lípez

Je vous laisserai ici simplement quelques photos de ces trois magnifiques journées à la découverte de paysages époustouflants.



Paisible séjour à Sucre

Après un passage à 5000m de hauteur dans le Sur Lípez, il était temps pour moi de quitter l'Altiplano pour revenir à 2800m d'altitude, dans la deuxième capitale du pays : Sucre. Jeu de mot intéressant en français puisque la ville (du nom du général Sucre, qui a joué un rôle important lors de l'indépendance) est entièrement constituée de bâtiments blancs, les rues formant un quadrillage précis. Dans les montagnes alentours, l'on trouve de nombreux villages quechuas, plus précisément jarq'as, célèbres pour leurs magnifiques tissus. Je les découvre au musée d'Art indigène ainsi que lors d'un atelier tissage organisé dans le parc Bolívar de Sucre. J'ai également l'occasion de participer à un cours de cuisine bolivienne (pour apprendre à cuisiner la fameuse *sopa de mani*). En dehors de cela : flâneries dans les rues, visite de la plus grande paroi de traces de dinosaures au monde, visite du musée national d'ethnographie et de folklore et celui des métaux précieux, visite de la Casa de la Libertad et enfin randonnée sur le chemin de l'Inca dans les montagnes environnantes.



Santa Cruz de la Sierra : un bain de chaleur et de nostalgie

Dernière étape du voyage, déjà en dehors de la cordillère des Andes : Santa Cruz de la Sierra est située à une altitude de 400m, non loin de la forêt Amazonienne. Ville au capital économique clairement plus important que celui des autres villes boliviennes, elle arbore également des traits plus internationaux. Même en hiver, il y fait une chaleur humide importante. Ici, la revalorisation culturelle et linguistique est plutôt dirigée vers les communautés d'Amazonie, aux langues bien plus nombreuses que celles des Andes. Ainsi, les tenants du musée Guarani, eux-mêmes issus de communautés guarani, me parlent passionnément de leur culture et des liens entretenus avec la ville. L'équilibre, notamment, entre le fait de se faire connaître pour subsister (notamment en commercialisant des objets d'artisanat) et le fait de rester soi-même. Nous restons un bon moment à parler dans la cour du musée, tandis que l'un des tenants peint des masques qui seront vendus ensuite. Il m'invite dans son village, m'incite à y venir au mois de mars, au moment d'une des festivités.



Un autre lieu de la culture amazonienne est le musée de l'Artisanat indigène. J'y découvre textiles, figurines, scènes de vie sculptées ou encore peintures sur de petits triptyques de bois, racontant des légendes locales. Dernière visite de mon voyage, elle me laisse le sentiment d'un avenir de reconnaissance culturelle. L'énergie et la volonté, la conscience de soi et la réflexion systématique qui animent tous ceux et celles que j'ai rencontré est inégalable. Si je suis partie de Bolivie, je sais qu'une partie de moi y est restée. D'ici quelques années, quand toutes les graines semées en moi par ce voyage auront éclos, quand j'aurai percé tout le mystère de ce que j'ai découvert, quand je

l'aurai pesé et repesé, tourné et retourné, je reviendrai en Bolivie. Je veux en voir l'autre versant, la partie amazonienne et les richesses qu'elle renferme. Aussi, je suis certaine que mon départ n'a pas été définitif. Mécènes de la bourse Grand Tour, ce n'est pas seulement un voyage que vous m'avez permis, c'est une expérience physique, intérieure, sensorielle. Une expérience qui mêle cœur et esprit, corps et mémoire. Le Grand Tour tel que je l'ai vécu, ce n'était pas moi qui venait visiter la Bolivie, mais la Bolivie qui, progressivement, s'est infiltrée en moi. Du toit de mon hôtel, le dernier soir, je regardais les étoiles en entendant une musique populaire non loin de là : *Quelque chose en toi veut revenir/Et quelque chose en moi te retrouvera/Ton souvenir ne part pas, ne part pas, ne part pas.*

Remerciements

Je souhaite pour terminer adresser par écrit mes remerciements sincères à toutes celles, tous ceux qui ont rendu cette expérience possible.

Chers mécènes, vous êtes les premiers : vous avez cru en mon projet, lui avez donné les moyens financiers nécessaires à sa réalisation.

Barbara De Cock, merci de m'avoir permis d'effectuer ce séjour à l'université de Cochabamba. Merci de m'avoir aidé et conseillé avant et après le voyage. Merci pour ton engagement et ta profonde humanité.

Tania et Victor, merci pour le beau lien que nous avons pu tissé, avant, pendant et après le voyage. Merci de m'avoir emmenée visiter différents lieux autour de Cochabamba, permis de goûter de délicieuses spécialités et, surtout, de m'avoir offert la possibilité de vous poser des questions sincères sur ce que je découvrais en m'apportant toujours les réponses adéquates.

Noemi Condori, merci pour l'opportunité si unique que tu m'as offert, celle de t'accompagner dans ton quotidien de linguiste et d'activiste.

Merci également à tous ceux, toutes celles que j'ai pu rencontrer lors de ce voyage et qui m'ont marquée à jamais. Tamia, *un solecito de Bolivia*, d'une énergie incroyable pour développer le tourisme en Bolivie. Fernando Galindo, si intéressant à écouter et d'une réflexivité impressionnante. Juan Carlos, alias *tío Charlie*, guide touristique à Oruro qui, soucieux de me voir voyager seule, s'est occupé paternellement de moi, me montrant pendant deux journées un panorama de la ville qui est la sienne. Lucía, Sahira, et tant d'autres.

En parallèle, merci à Simón, mon ami colombien, avec qui j'ai pu échanger sur l'expérience du voyage lointain, fin connaisseur des enjeux sociaux de la revalorisation des langues amazoniennes.

Enfin, merci à Camille Dasseleer pour ses conseils avant mon départ et son éternel enthousiasme.



La dame de sel

La dame de sel
Livide
Se lève

J'ai murmuré mes vœux
Et la voilà qui pleure
La dame de sel
Livide
Me crève le cœur

Il l'a suivie
La dame de sel
Couvert d'argent et de feuilles
Il l'a suivie
Livide
En deuil

Quand rentrera-t-elle?
Je t'attends, belle
L'épée et le turban
J'attends
La dame de sel

Et tous
T'attendent
Ils rêvent
De piques argentées
Ils te cherchent, les épines roussies
T'attendent
Timides

Livide, cachée
Et la porte fermée
Leur souffle t'atteint
Livide, au fond
Du labyrinthe sacré
Dont la clé est ta main

Moi, à force d'errer
La dame de sel, je te rencontrerai
Livide, apeurée
Je te trouverai